

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Voyage pittoresque sur les bords du Rhin

Texier, Edmond

Paris, 1858

Chapitre XX

[urn:nbn:de:bsz:31-140291](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-140291)

CHAPITRE XX.

Bonn. — Les chalets suisses et les maisons en carton-pierre. — Enghien, moins le lac. — Les jeunes filles à la taille élancée. — Les officiers et les étudiants. — L'allée des Soupirs. — La valse. — Le Kreuzberg. — L'ancien monastère des Servites. — Le caveau. — La danse des morts. — Histoire de Bonn. — L'Université. — L'aula académique. — Le Munster. — La statue de Beethoven. — Quelques traits de sa vie. — Poppelsdorf. — Le chercheur de trésors. — Le château d'Augustenbourg.

Chaque jour emporte un lambeau des vieilles cités germaniques. Encore quelques années, et de tous ces vestiges du passé il ne restera debout que les cathédrales. On débarque à Bonn, tout plein des souvenirs de Drusus Germanicus, et l'on tombe au milieu de chalets suisses, de maisons peintes, de jardins anglais, d'habitations en carton-pierre qui bordent des rues tirées au cordeau; c'est Enghien, moins le lac. La ville, qui m'avait paru triste dans la journée, a une grande animation quand vient le soir. Le soldat prussien et les étudiants sont les seigneurs du lieu. Toutes les jeunes filles, ces filles du Rhin à la taille élancée, se croisent sur la promenade avec les officiers sanglés comme des femmes, les étudiants aux cheveux blonds, coiffés d'une casquette rouge et portant en guise de badine leurs longues pipes à fourneau de porcelaine. Tous les visages respirent cet air de simplicité, de bonhomie et de candeur qui charmait tant madame de Staël. L'atmosphère est imprégnée de bouffées de tabac et de soupirs. Jeunes filles et jeunes gens échangent un regard en se croisant dans ces larges allées de châtaigniers où les sentinelles prussiennes sont avantageusement remplacées par des déesses mythologiques qui sourient du haut de leur piédestal.

Au bout de six mois tous ces amoureux ont fait cent lieues de promenade, et le roman n'est guère plus avancé que le premier jour. Le sentimentalisme allemand voyage à petites journées comme la *flirtation* anglaise. Voyez là-bas à l'écart ce Werther blond, qui se cache derrière un arbre pour mieux contempler Charlotte, pendant que son ami Faust aligne des escadrons de strophes en l'honneur d'une Marguerite idéale. Il est vrai que tout à l'heure, quand la nuit sera tout à fait venue, Faust et Werther iront noyer leur mélancolie dans les pots du *gasthaus* le plus voisin. On danse deux fois par semaine dans le jardin d'une *restauration*, située à vingt pas du collège. Anges du ciel! rien ne vous empêche de descendre des demeures célestes et de contempler ce tableau champêtre. L'étudiant pose sa pipe sur une table ou la confie à un ami éprouvé, puis il s'avance en rougissant vers une jeune fille, lui prend le bout des doigts et reste auprès d'elle sans dire un mot. L'archet résonne, la valse commence, le tourbillon dure trois minutes; après quoi le valseur et la valseuse se font un grand salut et se séparent. Celle-ci s'assoit sur sa chaise, celui-là retourne à sa pipe et à son cruchon de bière. Vous voyez que nous sommes bien loin de Paris, bien loin de la Chaumière, de Mabilles, du Ranelagh, du bal Musard et de tous ces établissements où règne la souveraine Française, la Terpsichore échevelée.

Toute la vie de Bonn est dans son université, qui a compté au nombre de ses professeurs l'historien Niebuhr et l'illustre Wilhem Schlegel. L'entrée de cet immense monument est ouverte au public à de certaines heures de la journée. Mais là, comme partout en Allemagne, il faut absolument jeter à la meute des cerbères le gâteau emmiellé. Pour voir les salles des cours, six groschen; pour visiter la bibliothèque, six groschen; vous passez dans l'aula académique où l'on admire les grandes fresques de Cornélius, et le premier appari- teur vous demande un nouveau pourboire, puis il vous confie à un concierge qui vous conduit au Musée des arts et des antiques : six groschen au concierge, lequel vous met entre les mains d'un nou-

yeau cicerone chargé de montrer les cabinets d'histoire naturelle. Il était encore question de me promener dans deux ou trois autres salles ; mais je déclarai que je n'étais pas assez riche pour contempler tant de curiosités en un jour, le peu que j'avais vu du château de l'Université me coûtant déjà près de deux thalers.

Je sortis donc du château et je me dirigeai vers le Kreuzberg, en passant par cette magnifique allée de châtaigniers où vient se promener le soir la jeunesse de la ville. Après une heure et demie d'ascension, on arrive à une chapelle remarquable surtout par un superbe escalier en marbre blanc. L'esprit mystique des Allemands ne voit cet escalier qu'à travers le demi-jour de la légende. Le Sauveur du monde, ceint de sa couronne d'épines, l'a arrosé de son sang. Aussi les nombreux fidèles qui venaient autrefois en dévotion à la chapelle du Kreuzberg ne montaient-ils les marches de cet escalier qu'à genoux. Tout à côté, dans les catacombes de l'ancien monastère des Servites, on vous montre un caveau qui a la propriété de conserver les corps. Des squelettes de moines sont rangés autour de la muraille, et quelques-uns ont des poses, des attitudes pour ainsi dire vivantes.

Rien n'est funèbre et ne fait songer comme ces tibias desséchés, ces ossements momifiés, ces bouches qui semblent sourire ou plutôt ricaner, ces orbites vides qui vous regardent. Si vous faites un pas, quelque chose craque sous la semelle de votre botte : c'est peut-être un fragment de crâne ; cette poussière que vous foulez, c'est de la poussière humaine ; cette espèce de sable blanc et fin, ce sont des générations disparues. J'étais seul dans ce caveau peuplé de cadavres parcheminés avec le petit garçon qui me servait de guide, enfant blond et rieur, familiarisé avec ce spectacle, et qui courait d'un squelette à un autre squelette, sa chandelle à la main, levant le tibia de celui-ci, inclinant le crâne de celui-là, et débitant probablement toutes sortes de bouffonneries que je ne comprenais pas. A force d'arrêter, malgré moi, mes regards sur ces crânes d'ivoire, sur ces orbites béants, il me sembla que je voyais des ricanements dans

l'ombre; la danse des morts d'Holbein s'offrit tout à coup à mon esprit, et je me précipitai dans l'escalier, que je remontai sans prendre haleine, pendant que le petit garçon qui riait de ma frayeur, répétait derrière moi : « Bas prafe, monsieur le Vrançais, bas prafe. »

J'avoue que je revis le soleil avec un certain plaisir. Il éclairait en ce moment la ville de Bonn, couchée au pied du Kreuzberg et couronnée de ses cinq tours féodales. A ma gauche, j'apercevais Cologne; à ma droite, les Sept-Montagnes. On a besoin, en sortant des catacombes du monastère des Servites, de voir ce splendide panorama pour retrouver le sentiment de la vie.

Bonn, autrefois *Bonna* ou *Bonensia castra*, est une fille de Drusus. Elle fut dévastée, comme toutes ses sœurs des bords du Rhin, par les Normands et elle ne se releva que quelques siècles après le passage des barbares. En 1672, Bonn fut occupée par les Français, puis reprise l'année suivante par les Autrichiens, commandés par Montecuculli. Assiégée au commencement du dix-huitième siècle par les Prussiens et par les Anglais, elle fut presque entièrement détruite. Mais elle reconquit son ancienne splendeur sous l'électeur Clément-Auguste. De 1794 à 1814, Bonn appartint à la France, et depuis 1815 elle est à la Prusse.

Bonn est le siège d'un archevêché. Son université est célèbre. Cette ville compte douze mille habitants.

L'université de Bonn occupe le palais des anciens électeurs de Cologne. Cet immense bâtiment renferme, outre les salles des cours, une bibliothèque de 180 mille volumes, un musée des arts et des plâtres, une riche collection de médailles, une salle de physique et la grande *aula* académique où l'on voit les fresques de Cornélius et de ses trois élèves Fœrster, Hermann, et Goetzenberger. Ces fresques représentent les quatre facultés; on y voit également des tableaux et des portraits d'hommes célèbres, entre autres quatre beaux portraits de M^{me} O'Connell, représentant Isaac Newton, Berzélius, François Arago et M. de Humboldt; là aussi sont les amphithéâtres de clinique et un musée très-curieux des antiquités découvertes en West-

phalie et sur les bords du Rhin. On y montre un autel romain dédié à la victoire, un vase de bronze orné des figures de Mars, de Vénus et d'Hercule, le tombeau de Cnéus Cœlius, un chevalier romain tué dans la grande bataille que perdit Varus contre Arminius. *Varus, rends-moi mes légions.*

L'édifice le plus remarquable de Bonn est le Munster, qui doit, dit-on, sa fondation à l'impératrice Hélène, mère de Constantin. Il est difficile de préciser l'époque à laquelle cette église fut bâtie, et malgré la tradition qui veut que l'impératrice Hélène l'ait fait élever, elle doit avoir été construite du douzième au treizième siècle, s'il faut en juger par sa structure en style de voûture pyramidale.

Sur la place de Munster s'élève la statue en bronze de Beethoven, érigée en 1845, avec cette inscription : *Ludwig von Beethoven Geb. zu Bonn 1770. Gest 1827.* Cette statue est affreuse ; Beethoven a une figure de traître de mélodrame. Les bas-reliefs représentant la fantaisie, la symphonie, la musique sacrée, et la musique tragique, sont assez beaux.

Dans la *Bonn gass* qui descend vers le Rhin, on voyait encore, il y a quelques années, la maison dans laquelle naquit le grand artiste. Sur la nouvelle, élevée à la place de l'ancienne, on a placé une plaque avec cette inscription :

L. V. BEETHOVEN'S GEBURTS HAUS (maison natale de Beethoven).

Beethoven naquit donc en 1770, le 17 décembre. Son père était un pauvre musicien attaché à la chapelle de l'archevêque de Cologne. Quelques historiens ne trouvant pas cette origine assez illustre imaginèrent de lui en attribuer une autre. On imprima, de son vivant, qu'il était fils naturel ou adultérin du roi de Prusse Frédéric-Guillaume II. Voici en quels termes il s'exprimait à ce sujet, dans une lettre adressée à M. Wegler, son ami d'enfance, et que celui-ci a publiée.

« Tu m'écris que l'on me cite quelque part comme fils naturel du feu roi de Prusse. On m'en avait déjà parlé, il y a longtemps.

Mais j'ai pris la résolution de ne jamais écrire sur moi-même, et de ne répondre à rien de ce qu'on écrit sur moi. Je te laisse volontiers le soin de faire connaître au monde l'honnêteté de mes parents et surtout de ma mère. »

Beethoven eut son père pour premier maître; maître dur, impérieux et même, assure-t-on, un peu brutal. On prétend que dans son enfance l'homme qui devait écrire la symphonie en *ut mineur* n'apprenait la musique qu'avec une extrême répugnance et qu'il fallait le battre pour l'obliger à se mettre au piano. N'est-il pas bien plus vraisemblable que cette répugnance de l'enfant venait justement des mauvais traitements dont cette leçon de piano était accompagnée?

Quoi qu'il en soit, Beethoven fit des progrès rapides et en sut bientôt plus que son maître, qui remit son éducation musicale entre les mains de l'organiste de la cour. Celui-ci mourut en 1782 et Beethoven qui avait douze ans alors, mais dont le talent précoce avait déjà attiré l'attention et l'intérêt de l'Électeur, fut confié par ce prince au nouvel organiste, appelé Neefe. C'était un homme de mérite. Il pressentit le génie de son élève et concentra ses études sur les œuvres de Bach et de Hændel. L'élévation des idées de ces maîtres, leur expression énergique et leur grand style firent sur la jeune imagination de Beethoven une impression qui ne s'effaça jamais. Dès cette époque, l'instinct qui l'entraînait vers la composition musicale se révéla; et avant même qu'il eût acquis une connaissance suffisante des règles de l'harmonie, il publia quelques œuvres pleines d'incorrection et de désordre et qu'il regarda plus tard comme indignes de lui.

C'est surtout dans les improvisations qu'on pouvait juger de la richesse de son imagination. On raconte qu'en 1790 il fit un voyage à Vienne dans le seul but de voir Mozart, pour lequel il éprouvait une ardente admiration. Il avait alors vingt ans. Mozart invita Beethoven à se mettre au piano; le jeune homme obéit et improvisa; mais il s'aperçut avec dépit que son illustre auditeur ne l'écoutait qu'avec une indifférence affectée. L'improvisation du jeune homme ressemblait si peu aux improvisations ordinaires que Mozart ne pouvait

y croire, et l'accusait intérieurement de ne lui faire entendre qu'un morceau préparé et appris par cœur. Beethoven s'en douta enfin et pria Mozart de lui donner un thème. — Soit, dit tout bas l'auteur de *la Flûte enchantée*, mais je vais bien l'attraper ; et il lui donna un sujet de fugue qui pouvait se prêter aux combinaisons les plus compliquées. Beethoven s'empara sans hésiter de ce thème et le travailla avec tant de facilité, d'abondance et de verve, que Mozart passa sur la pointe du pied dans une chambre voisine et dit à des personnes qui s'y trouvaient : — « Faites bien attention à ce jeune homme, il fera parler de lui quelque jour. »

Beethoven avait autant de talent sur l'orgue que sur le piano, et l'Électeur pensa à lui donner la place de Neefe. Il le nomma organiste honoraire en 1791, et deux ans après il l'envoya à Vienne avec une pension pour achever ses études musicales sous la direction d'Haydn. Celui-ci, partant pour Londres, ne put que le recommander au plus savant contre-pointiste de l'Allemagne, à Albrechts-Berger.

Maître de tous les procédés de la science, Beethoven commença bientôt cette série de publications où le génie éclate de toutes parts, et qui lui donnèrent la gloire sinon la fortune. Il retourna à Bonn, qui était devenue ville française, et sans doute il ne jouit pas longtemps de la pension de l'Électeur que les conquêtes de la République avaient dépossédé. Il passa tout le reste de sa vie à Vienne ou dans les environs, écrivant sans cesse et vivant péniblement de la vente de ses manuscrits et du produit de quelques concerts. Il eut des protecteurs puissants, l'archiduc Rodolphe, auquel il avait donné des leçons, et le prince Lichnowski ; mais son caractère était trop fier pour qu'il pût tirer un grand parti de leur bienveillance.

Le prince Lichnowski lui avait offert une pension de six cents florins, sa table et un appartement dans son palais. Il accepta d'abord ; mais la table du prince était régulièrement servie à quatre heures et cette uniformité méthodique ne pouvait lui convenir longtemps. — Quoi ! s'écria-t-il bientôt, il faudra tous les jours rentrer chez moi à trois heures et demie, pour me raser et faire ma toilette ! Il renonça

à la table du prince et préféra la table plus modeste mais plus libre du restaurateur.

Il paraît pourtant que ce prince Lichnowski n'était pas un protecteur comme un autre, qu'il était généreux avec bonhomie, ou bien qu'il avait pour le génie un respect sincère et une admiration profonde ; en un mot que son âme était noble et son esprit élevé. Quand l'artiste fut logé chez lui, il s'aperçut que Beethoven était comme tous les artistes, très-irritable, inhabile à supporter les plus légères contrariétés, impatient du moindre retard. En effet, la production est un travail violent qui exige une volonté opiniâtre et de grands efforts. Tout cela fatigue les organes. Le digne prince, qui savait apparemment à quelles conditions on est homme de génie, ordonna à ses gens, quand ils entendraient en même temps sa sonnette et celle du compositeur, de s'occuper du compositeur d'abord et de lui ensuite.

Beethoven avait eu pour élève l'archiduc Rodolphe. Ce prince l'attirait chez lui le plus qu'il pouvait ; mais l'étiquette de cour mettait l'artiste au supplice. « On lui adressait continuellement des observations sur ses bévues, dit un historien ; on s'efforçait de lui enseigner les règles de la politesse. Peine perdue. Fatigué de toutes ces admonestations, Beethoven s'avance un jour vers l'archiduc et lui dit devant tout le monde :

« Prince, je vous estime, je vous vénère autant que qui que ce soit ; mais l'observation de tous ces détails d'une minutieuse étiquette qu'on s'obstine à m'enseigner est pour moi la mer à boire. Je prie Votre Altesse de m'en faire grâce. » L'archiduc, souriant, ordonna que Beethoven ne fût plus inquiété.

L'enseignement était pour Beethoven une insupportable torture, et il ne put jamais surmonter son dégoût pour ce pénible métier. Il n'eut dans le cours de sa vie que deux élèves : l'archiduc Rodolphe et Fernand Ries, artiste de grand mérite, également distingué comme pianiste et comme compositeur.

Il y a peu de faits en général dans la vie d'un artiste. Celle de

Beethoven a été moins accidentée que toute autre, car il ne courut point les aventures et ne voyagea pas. Je ne peux donner de sa manière de vivre une idée plus exacte et plus complète qu'en transcrivant quelques phrases d'une de ses lettres à son ami Wegler. Elle est datée du 29 juin 1800. Beethoven était alors dans sa trentième année.

« Tu désires savoir quelque chose sur ma position ? Eh bien, elle n'est pas si mauvaise. Depuis l'année passée, Lichnowski, quelque incroyable que cela puisse te paraître, est resté mon ami le plus chaud. Il m'a assigné une pension de 600 florins par an, que je puis toucher tant que je n'aurai pas trouvé une place qui me convienne. Mes compositions me rapportent beaucoup, et je puis dire que j'ai plus de commandes que je n'en puis satisfaire. Je trouve pour chacune de mes œuvres six ou sept éditeurs, et même davantage, si je veux. L'on ne marchandait plus avec moi : je fais mon prix et l'on paye. Tu vois que c'est une belle chose. Par exemple, je rencontre un ami dans le besoin, et ma bourse ne me permet pas de le secourir, je n'ai qu'à m'asseoir, et en peu de temps il est secouru. »

Ce dernier trait est simple et touchant. Il prouve à la fois la bonté de cœur de Beethoven, son insouciance de l'avenir et son dédain pour les biens matériels de ce monde. De deux choses l'une, en effet, ou le besoin d'amasser ne le tourmentait guère, ou ce prix qu'il faisait lui-même, et que l'on ne discutait pas, était très-modique, puisque son existence a toujours été précaire et gênée. Il vivait d'une vie tout intellectuelle, et son art l'absorbait tout entier. Il avait horreur des tracasseries de la vie sociale ; tout ce qui ressemblait à une affaire lui faisait peur. Il avait deux frères qu'il avait fait venir à Vienne et qui vivaient avec lui, car il n'était pas resté longtemps chez le prince Lichnowski ; tous les détails de la vie commune étaient exclusivement de leur ressort. Il ne songeait, lui, qu'à son art, et il avait pris pour devise le précepte latin : *Nulla dies sine linea*.

Vivant à sa guise, satisfait et même un peu fier de sa position, justement admiré de ses confrères et du public, jouissant du plus grand

bien que puisse souhaiter un artiste, c'est-à-dire du libre exercice de ses facultés, il semble qu'il dût être heureux. Mais qui peut compter ici-bas sur le bonheur ! Il avait déjà senti les premières atteintes d'un mal cruel qui allait se développer rapidement, et qui devait faire de sa vie un long supplice. Laissons-le parler encore dans cette même lettre dont nous avons déjà cité un fragment.

« Malheureusement le démon envieux a dérangé les pions de mon damier ;... je veux dire que le sens de l'ouïe s'affaiblit chez moi chaque jour depuis trois ans ;... je passe ma vie misérablement. Depuis deux ans j'évite toutes les sociétés, parce qu'il m'est impossible de dire aux hommes : *Je suis sourd !* Si je cultivais un autre art, cela irait encore ; mais, dans le mien, c'est un supplice atroce. Et mes ennemis, dont le nombre n'est pas petit, que diraient-ils, s'ils savaient cela ?... »

« Au théâtre, je suis obligé de me placer tout près de l'orchestre pour comprendre l'acteur. Les sons élevés des instruments et des voix, je ne les entends pas quand je suis un peu éloigné ; quand on me parle doucement, j'entends les sons, mais je ne distingue pas les mots. Cependant si l'on crie, cela m'est insupportable... J'ai déjà souvent maudit mon existence. Plutarque m'a conduit à la résignation. Je veux, s'il est possible, braver mon sort, bien qu'il doive y avoir des moments dans ma vie où je serai la plus malheureuse créature de Dieu. »

Voilà où en était, à trente ans, ce grand homme infortuné. Sa maladie ne fit que s'accroître, et il finit par être complètement sourd. Il n'a jamais entendu ses derniers ouvrages, et il n'y avait plus pour lui d'autre musique que celle qui était créée par sa puissante imagination, et qui résonnait dans son cerveau.

Il ne s'agit point ici d'apprécier les ouvrages de Beethoven. Ceux qui ont entendu la symphonie en *ut mineur*, la symphonie en *la*, la symphonie *pastorale* ont éprouvé des sensations qu'aucune parole ne saurait peindre : d'où il suit que tout ce que nous écrivions serait inutile même à ceux qui n'en ont rien entendu. Il vaut donc mieux

nous taire et achever de raconter la vie du grand artiste, ce qui ne sera pas long, car ses compositions furent les seuls événements de son existence. Sa patrie était devenue française; mais ses intérêts et ses affections étaient à Vienne, et il resta Allemand. Cependant il s'était pris d'une admiration singulière pour le génie de Bonaparte, qui n'était encore que premier magistrat de la république française. C'était pour le chanter à sa manière qu'il avait entrepris sa troisième symphonie.

Ries affirme avoir vu sur sa table la partition du premier morceau de cette symphonie, portant en tête le nom de Bonaparte, et au-dessous celui de Beethoven. « Je fus le premier, ajoute-t-il, qui lui portai la nouvelle que Bonaparte s'était déclaré empereur. Il se mit en colère, et s'écria : « Celui-là n'est donc aussi qu'un homme ordinaire! Maintenant il va fouler aux pieds tous les droits de l'homme; et, ne songeant qu'à assouvir son ambition, il deviendra un tyran. » Il déchira la première feuille de sa partition, la fit recopier, et y écrivit ce nouveau titre :

« Sinfonia eroica per festeggiare il souvenire d'un grand'uomo. »
(Symphonie héroïque pour célébrer le souvenir d'un grand homme.)

Le héros qu'il avait admiré n'existait plus pour lui qu'en souvenir. Il est à remarquer que le second morceau de cette symphonie héroïque est une marche funèbre, comme si l'auteur avait voulu mener le deuil de son illusion.

En 1809 pourtant, il fut bien près d'oublier sa colère. Jérôme Bonaparte, qui avait été nommé roi de Westphalie deux ans auparavant, lui offrit la place de maître de sa chapelle, avec des appointements honorables; et Beethoven allait accepter, quand l'archiduc Rodolphe, le prince Lobkowitz et le comte Kinski, lui assurèrent, à frais communs, une rente annuelle de quatre mille florins (à peu près dix mille francs), payables tant qu'il n'aurait pas un emploi d'une somme égale, à condition qu'il demeurerait toujours en Autriche. Beethoven resta donc Autrichien, et ne sortit plus de Vienne que pour aller à Baden, joli village situé à cinq lieues de cette capi-

tale. Il y passait la plus grande partie de l'année ; car, d'une part, sa surdité lui avait fait un besoin de la solitude ; et, d'autre part, il aimait passionnément la campagne (il l'a bien prouvé dans sa symphonie pastorale), et la promenade était son plus vif plaisir.

Beethoven ne se maria point, et on ne lui a jamais connu aucun attachement sérieux. Il v  cut longtemps avec ses frères, les perdit, on ne sait trop comment, et se chargea de l'éducation d'un fils que l'un d'eux avait laissé. Ce fut, dit-on, pour arrêter les suites de quelque étourderie de ce jeune homme qu'il quitta subitement sa campagne de Baden pour se rendre à Vienne, le 3 décembre 1826. On avait déjà aper  cu en lui quelques symptômes d'hydropisie. Dans la route, il fut saisi par le froid. En arrivant, il fut pris d'une inflammation des poumons. Il en guérit, mais il se trouva désormais trop faible pour résister à l'hydropisie ; il mourut le 26 mars 1827. Après avoir donné, dans les derniers jours de sa vie, et au milieu des plus vives souffrances, l'exemple d'une admirable sérénité.

Tel fut l'homme auquel l'Allemagne a dressé une statue ; une nation s'honore en honorant le génie de ses enfants.

Une magnifique avenue de marronniers, dont les bornes sont des basaltes prismatiques, conduit à l'ancienne résidence d'été des électeurs de Cologne, au château de Poppelsdorf.

Au dix-septième siècle, dit la légende, au moment où Bonn commençait à réparer les malheurs d'une longue guerre, vivait dans cette ville un jeune serrurier. Il avait fait son chef-d'œuvre et voulait s'établir à Endenich, où son père occupait l'emploi d'  chevin du tribunal pr  v  tal séculier.

Le métier de serrurier était lucratif ; partout il fallait rebâtir ou restaurer ; de tous côtés s'agitaient des bras vaillants pour effacer les traces d'un siège désastreux. Mais le jeune maître s'  prit d'une belle fille nommée Marguerite, dont le père était un certain Héribert.

Quoique Héribert e  t beaucoup perdu dans la guerre, on vit renaître de leurs cendres ses maisons et ses granges incendi  es, et lui-même   tala une fortune dont on ne le soupçonnait pas. Plus d'une

fois les voisins firent des réflexions à ce sujet et se communiquèrent leurs confidences sur la situation énigmatique d'Héribert. Les uns disaient qu'il avait gagné beaucoup d'argent par des fournitures faites à l'ennemi, d'autres qu'il avait trouvé un trésor ; d'autres enfin qu'il avait vendu son âme au ministre du diable, à l'inferral Lapp. Toujours est-il que Héribert était très-fier à l'égard du pauvre monde, et que Conrad le serrurier n'avait rien de bon à espérer de lui.

Conrad ne se désespéra pas pourtant, il vit en secret Marguerite, lui parla, fut écouté favorablement, et les rendez-vous allaient leur train lorsqu'un jour Héribert, les surprenant, tomba sur les deux amants à grands coup de bâton. On n'y allait pas de main morte en ce temps-là.

Dès ce moment Héribert conçut une haine mortelle contre l'amant de sa fille, et il résolut de le perdre ; il fit tant et si bien que Conrad vit les créanciers affluer à sa maison, et que sa ruine devint inévitable.

Un jour Conrad rencontre Héribert. — Vous me haïssez, lui dit-il, parce que vous êtes riche et que je suis pauvre, mais si je voulais devenir aussi opulent que vous, cela me serait bien facile. — Oui, répondit le bonhomme, et comment ferais-tu ? — C'est mon secret. — En ce cas-là, ne le confie à personne, parce que tout le monde serait riche, et ce serait désagréable pour ceux qui le sont déjà. Et ayant dit cette joyeuseté, Héribert s'éloigna en riant.

Conrad rentrait chez lui, très-inquiet et très-agité, lorsqu'il entendit sonner les douze coups de minuit. — Au fait, se dit-il, pourquoi n'invoquerai-je pas Lapp. Aussitôt il prononça ce nom trois fois. — Que me veux-tu ? dit une voix. — De l'argent. Lapp lui fit signe de le suivre et le conduisit dans un bois profond ; puis il lui montra un certain endroit et disparut. Le jeune homme fouilla et trouva un coffre de fer plein de monnaies d'or et d'argent. Heureuse époque, où le diable tenait les cordons de la bourse des pauvres gens !

Voilà donc Conrad qui paye ses dettes, qui se fait bâtir une belle maison, et qui devient un seigneur, s'il vous plaît ! Héribert, émer-

veillé de voir un homme encore plus riche que lui, vint de lui-même proposer sa fille à Conrad, et le mariage fut célébré au milieu d'une grande pompe.

Par malheur, la subite fortune de Conrad avait fait du bruit et intrigué les voisins. Un soir, des sergents pénètrent dans sa maison, s'emparent de lui et le conduisent en prison. Les juifs de Bonn ayant sur ces entrefaites répandu le bruit qu'un des leurs, le riche Abraham, avait été assassiné, le jeune serrurier fut accusé de ce meurtre. On le soumit à la torture, et les souffrances lui arrachèrent tous les aveux qu'on voulut avoir. On lui demanda de nommer ses complices, il désigna son beau-père, et tous les deux furent condamnés au dernier supplice.

Déjà le jour de l'exécution était arrivé, et on traînait Conrad et Héribert vers l'échafaud, lorsqu'on vit paraître sur la place publique le juif Abraham lui-même, qui revenait d'un lointain voyage.

On relâcha les deux prisonniers, qui furent reconduits à leur demeure, malgré le désappointement de la foule, qui était privée d'une double exécution.

Conrad, frappé par tant de malheurs, se retira avec sa femme dans la solitude; et, afin d'effacer par une bonne œuvre le crime d'avoir acquis des trésors par l'entremise du diable, il légua aux églises de Bonn toute sa fortune.

Aujourd'hui le voyageur a deux voies pour aller de Bonn à Cologne, le chemin de fer et le Rhin; la première n'a que vingt-deux kilomètres, et le parcours ne dure pas plus de trois quarts d'heure; il faut une bonne heure et demie par le bateau.

Si l'on prend le chemin de fer, on ne rencontre que la ville de Bruhl qui soit un peu intéressante. Là, on peut visiter le magnifique château d'Augustenbourg, qui appartient au roi de Prusse.

Par le bateau, on passe devant Schwartzheindorff, Graurheindorf, Lulsdorf, et l'on ne tarde pas à apercevoir les tours pittoresques, les murailles et les clochers de Cologne.